

ETC



## Collision ou coalition?

Isabelle Lelarge

Number 27, August–November 1994

Art et vulgarisation 1

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35663ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Lelarge, I. (1994). Collision ou coalition? *ETC*, (27), 4–5.

# ÉDITORIAL

## COLLISION OU COALITION ?

« Voici les armes les plus puissantes et pourtant les plus désuètes que l'humanité ait produites ! »

**D**e son sourire d'ironie, c'est ce que Philippe Sollers répondit à son interlocuteur sur le sort de Salman Rushdie. Lors d'une entrevue télévisuelle de la série « Contact », en 1991, il désignait de ce coup, au sortir de sa poche, deux plumes (Mont-Blanc) et un papier blanc. Lorsque la sortie du n° 26 de ETC MONTRÉAL rendit publique ses « versets » de la fumisterie environnante, il y eut pendant les deux semaines qui suivirent un silence de plomb aux bureaux de la revue. Comme si elle n'existait plus. Je crus, à un instant, à un sentiment d'indifférence ou, pire, qu'on « était allé trop loin » et que plus personne n'accepterait les points de vue de ETC. Et puis, ce fut l'avalanche. Un torrent de réactions et la preuve, une autre fois, que ETC est lue.

L'article de Fernande Saint-Martin, intitulé « Ne tirez-pas sur l'artiste ou Pour une Nouvelle nouvelle Histoire de l'art » (n°26), a suscité la discussion et l'approbation d'une majorité d'auteurs de la revue. L'histoire de l'art est en crise... pour en connaître plus sur le Colloque New Art History, nous présenterons prochainement un article sur les questions qui ont été soulevées en mars, au MACM, par des spécialistes britanniques et américains. Étant donné les réactions qui suivirent, négatives ou de disculpation, vives ou silencieuses, admiratives... émanant de certains groupes, je retourne à l'éditorial que je signais il y a trois mois. Non, je n'ai pas « tapé sur tout le monde ». Il reste une foule de sujets que je n'ai pas abordés ! J'ai écrit que ETC MONTRÉAL s'inclutait également (par son nombre insuffisant de pages) dans une baisse de la qualité qui se constate « ici et là » dans la scène artistique. Enfin, je réitère mon appel à ce que nous prenions conscience des problèmes qui affectent l'ensemble du champ artistique et à ce que nous réfléchissions aux répercussions qu'engendre la diminution de nos moyens financiers sur la nature du travail qui se fait. Quant à un possible de coalition ma perplexité reste en berne.

Toutefois, le Service de la culture de la Ville de Montréal (Cidec) m'a contactée pour exprimer son accord avec le fait que le secteur du privé s'est effectivement désengagé du secteur des arts visuels et que la réalisation du prix « arts-affaires » lui paraît dorénavant fortuite. Ce prix n'aura plus lieu, ses promoteurs miseront davantage sur des projets de partenariat ou de parrainage, de plus nous aurons « notre » prix, nous serons consultés. En même temps, le Musée d'art contemporain de Montréal réagissait à ma plainte, ayant reçu une pochette de presse sur l'exposition Lavalin dans la langue majoritaire du pays. La Direction des communications s'excusa du malentendu et m'expliqua de façon assez complexe ce qui s'était produit, ayant confié une partie de ses communications à une firme torontoise, puis on m'indiqua que d'autres media reçurent aussi ce document. Y a-t-il une collection plus québécoise, plus patrimoniale et plus politique que la collection Lavalin ? et ma vexation sur cet impair de la langue demeure entière. Et n'est-ce-pas encore un autre exemple d'une baisse des standards de la qualité, d'un manque de respect, que cette difficulté de ne pouvoir négocier adéquatement ses communications avec ses commanditaires. À ce chapitre, le milieu a les pieds et les mains liés. En passant, ETC vient de « perdre » les deux seuls annonceurs du monde des affaires qu'elle avait.

### Art et vulgarisation

Dans la présente livraison, les professionnel-le-s de la critique d'art sont de nouveau interpellé-e-s par la « Lettre d'une catalogomane » où Lise Lamarche décrit les divergences entre les contextes de commande d'articles qui se rattachent à la famille des catalogues d'exposition. Sylvie Janelle, dans « L'art de vulgariser », renvoie aux pratiques des musées qui se consacrent au dépistage de nouveaux publics.

L'ère de la vulgarisation correspond à l'ère de la majorité. Alors que le marketing de l'avenir promet pourtant une segmentation des marchés vers l'outrance, un accroissement de nos goûts et de nos besoins (télévision à la carte, accès personnalisés à divers réseaux informatiques, virtuali-



PHOTO : SHOWN-KENDER

Christo, *Wrapped Monument to Leonardo*, Piazza Scala, Milan, 1970.

*tés...), voici qu'on demande aux discours du savoir (et aux œuvres d'art ? ) de se libérer de toutes entraves à la compréhension, d'être aplanis, érodés, pour faciliter l'accès à l'information de tout individu. Quelles sont les raisons de cette option anti-intellectualiste qui frappe les sociétés d'Europe et d'Amérique du nord ? S'agit-il d'un mépris face au savoir ? Pourquoi fait-on croire aux spectateurs que leur investissement envers l'œuvre d'art n'est pas nécessaire, quand leur visite « dans » l'Histoire, parmi des œuvres d'art, est jalonnée d'une kyrielle d'amusements ? Pourquoi la vulgarisation mène-t-elle inévitablement à de curieux mélanges, tel un « baroque » des attitudes et des tendances ? Ce sont là quelques uns des aspects de cette réalité qu'historiens d'art et sociologues abordent dans ce numéro et dont nous traiterons de nouveau en novembre, par un examen des publics de la culture.*

ETC MONTRÉAL remercie chaleureusement toutes les personnes ainsi que les organismes qui la soutiennent.

ISABELLE LELARGE

#### NOTE

N.D.L.A. Encore à la suite de ma plainte (n° 26), je remercie le MCCQ de sa confirmation de subvention pour un programme d'emploi.